LES SECONDES VOLÉES

LES SILENCES DU VAL · I



ÉDITIONS DOUCES

A. MORIN

Cher lecteur,

Nous connaissons tous ce moment où l'on comprend **trop tard**. Un geste réflexe, une marche ratée, une phrase mal tenue — et quelque chose d'important se casse. Après, les mots tournent. **Colère** et **culpabilité** prennent la pièce, mangent tout le reste.

Ce livre parle de ça.

Deux voix. Ni héros ni monstres : juste des humains pris entre **intention** et **effet**.

Le récit **n'excuse pas**. Il **regarde**. Il s'attache aux détails qui comptent : demander avant d'aider, entendre un non, ne pas s'inviter, nommer ce qu'on a cassé. Il y a ici du harcèlement, du deuil, de la honte et de la violence psychologique ; posez le livre si besoin, revenez plus tard.

Gardez deux idées :

Deux vérités coexistent : on peut souffrir **et** être responsable.

Le sens se fabrique : petit, régulier, dans des gestes faisables, ne pas pousser, réparer, revenir demain.

Je promets seulement d'être **juste** avec eux. Pas de drapeaux, pas de sermons.

Si vous avez déjà compris trop tard, ces pages veulent vous rendre un peu d'air.

Sommaire

Prologue 9
Acte 1 — Jean Chapitre 1 15
Chapitre 2 23
Chapitre 3 29
Chapitre 4 33
Chapitre 5 39
Acte 2 — Antoine Chapitre 6 45
Chapitre 7 49
Chapitre 8 55
Chapitre 9 63
Chapitre 10 71
Chapitre 11 81
Chapitre 12 87
Acte 3 — La bascule Chapitre 13 95
Chapitre 14 103
Chapitre 15 111
Chapitre 16 127
Chapitre 17 137
Chapitre 18 147
Chapitre 19 155
Chapitre 20 163
Chapitre 21 175
Chapitre 22 185
Épilogue 191
Remerciements 197

PROLOGUE

La pierre est claire. Trop claire pour ses dix ans.

Elle a la blancheur obstinée d'un drap qu'on lave encore et encore, en vain, pour effacer une tache invisible.

Sur elle, des lettres droites, froides, immuables :

Lise Morlaix — 1990 - 2007

Rien de plus. Pas de « tendre fille », pas de « jamais oubliée ». Juste deux dates reliées par un trait sec, comme un fil tendu entre la naissance et la fin, comme une corde raide où il aurait suffi d'un faux pas.

Et, dans l'angle supérieur gauche, un minuscule cadran gravé.

Les aiguilles y sont figées sur une heure unique : 17h17.

Dix ans plus tard, cette heure claque encore comme une gifle.

Le temps qu'il faisait, le vent qui soufflait, l'ombre qui tombait sur la rivière… tout cela s'est effacé, mais l'heure est restée.

17 h 17. L'instant où tout s'est brisé.

Autour, la terre reste humide, comme si la tombe suait.

Un bouquet d'œillets séchés s'effrite, ses pétales volent au premier souffle de vent. Ils flottent un instant, légers comme des cendres, puis s'éteignent dans l'herbe.

Un tilleul maigre se dresse au-dessus de la stèle. Ses branches noires craquent en se heurtant.

Et là, pendue à une ficelle, une montre rouillée balance, grinçante. Personne n'a osé la décrocher. On dit qu'elle est là depuis le jour de l'enterrement. Qu'elle n'a jamais cessé de se balancer, même par temps calme.

Depuis ce promontoire, Montreval paraît minuscule, tassé comme un secret qu'on voudrait oublier.

Un village sans âge, tassé sur lui-même comme un vieil homme frileux. Les toits bruns et gris se serrent le long de la rivière, unique artère sombre qu'un vieux pont de pierre traverse d'un dos fatigué. Les façades, lézardées par l'humidité, tiennent encore debout, obstinées, comme des corps qui refusent de mourir.

Dix ans ont passé, mais rien n'a changé. Les volets claquent aux mêmes heures. Le marché du dimanche sent toujours la pomme et le tabac. Et les conversations au café n'ont jamais cessé de tourner autour des mêmes visages. Ici, le temps n'avance pas, il s'empile.

Dans les ruelles, les pas résonnent trop fort. Chaque rideau qui se soulève devient sujet d'enquête, chaque silence attire les questions. Montreval est un engrenage serré : si un habitant grince, tout le mécanisme s'enraye.

Et depuis dix ans, un nom grince encore, sans relâche : Sorel.

Le garçon qui est parti, le garçon qui a brisé une vie et n'est jamais revenu. Dix ans de murmures. Dix ans de spéculations. Dix ans d'un vide laissé béant.

La rue principale, elle, n'a pas changé de visage.

L'Épicerie René aligne toujours ses cageots sous une bâche verte trouée.

Le Café du Pont sent la bière tiède, le formica collant, et vibre des rires de cartes battues.

Mais si l'on marche plus loin, le bruit s'éteint. L'air devient froid, presque méfiant.

Et tout au bout, là où la rue s'étrangle, se tient une devanture modeste :

MORLAIX — HORLOGERIE

Derrière la vitre, les pendules et comtoises se tiennent droites, comme des sentinelles. Les montres à gousset s'alignent sur des coussins de velours fanés. Ici, rien n'est laissé au hasard : les verres sont frottés, les aiguilles brillent.

Surtout, elles battent. Toutes.

À l'unisson.

Chaque tic, chaque tac résonne dans la même seconde, comme si la pièce entière avait été réglée à une respiration unique. C'est un chœur mécanique, rigide, implacable.

Seules quelques pièces anciennes, volontairement laissées à l'arrêt, dorment dans un coin. Elles ne sont pas oubliées : elles sont gardées comme des cicatrices. Preuves muettes de ce que le temps arrête sans prévenir.

À l'intérieur, l'ordre est parfait. Les outils s'alignent comme des scalpels. Les étagères n'ont pas un grain de poussière hors de place. La lampe verte éclaire l'établi comme une scène de théâtre.

Et derrière ce cercle de lumière, un homme veille.

Il écoute le battement de ses horloges comme d'autres écoutent le sang battre dans leurs tempes. Pour lui, chaque seconde est un rappel. Chaque seconde est une dette.

Bientôt, quelqu'un va franchir le pont, descendre la rue, traverser la vitre de son regard.

Un homme revenu après dix ans.

Un fantôme que tout le village attend sans le dire.

Alors, une autre horloge commencera à sonner…

Acte I — Jean
Chapitre I

À huit heures, j'ouvre.

Pas 7 h 59, pas 8 h 01. Huit heures, la seconde posée comme une tête d'épingle sur la ligne. La clé tourne, la clochette de la porte respire, et mes horloges saluent la journée comme une troupe à l'appel. Elles battent ensemble, non pas fort, mais juste. Le son ne remplit pas la boutique : il la règle. C'est une respiration qu'on entend au fond du crâne, une marée fine.

Je commence toujours par la vitre. L'alcool, le chiffon qui ne peluche pas, des cercles réguliers, lents, jusqu'à ce que le verre devienne une eau sans rides. Les traces de doigts sont des fautes. Les fautes déplacent les secondes.

L'établi m'attend, droit comme un banc d'école. Mes boîtes numérotées, mes tiroirs minceur, mes loupes, mes tournevis, ma pince brucelles qui sait saisir un ressort comme on attrape une idée fugitive. Tout ce qui respire ici a un nom, une place, une utilité. J'ai connu des hommes moins fiables que ma moindre vis.

À 8 h 07, je remonte la comtoise de la vitrine. Elle rend sa minute avec une gratitude discrète. À 8 h 09, je touche l'oreille à l'Ansonia posée près du comptoir. Le balancier chante juste : des secondes qui tombent à la verticale, sans dévier, comme des gouttes d'eau sur un fil. À 8 h 15, je vérifie les goussets alignés sur leur velours foncé, un par un, jusqu'à ce que leurs aiguilles, à l'unisson, découpent la même miette de temps.

Il y a, dans le coin gauche, deux pièces arrêtées. Elles ne me gênent pas. Ce sont des tombes propres. On garde les tombes propres.

La rue, de l'autre côté, commence son manège. L'Épicerie René bégaie son rideau. Une camionnette livre le pain à la boulangerie — la boulangère parle trop fort, comme toujours, sa voix dépote les miettes dans l'air. Plus haut, le réverbère grésille encore d'avoir mal dormi sous la bruine. Vasco, le chien borgne, prend le trottoir pour un tapis. Montreval s'ébroue. À sa façon. Montreval se réveille comme un vieil homme : avec du temps en moins et des gestes en plus.

Je travaille. Les clients viennent peu le lundi. Parfait. Le lundi appartient aux réglages qui demandent du silence, à ces délicatesses qu'on n'explique pas : la façon dont un ressort parle quand il a peur, le petit tremblement d'une aiguille qui dit « encore un poil ». Mes doigts connaissent les humeurs de l'acier. Je n'ai pas besoin de regarder l'heure pour la sentir. Le temps est un animal apprivoisé : il vient si on ne bouge pas trop vite.

Vers dix heures, un bruit incongru déchire la cadence : un moteur de camion qu'on n'entend jamais dans cette partie de la rue. Les secondes ralentissent, non pas dehors, mais en moi. Je lève les yeux. La vitrine est une eau lisse : il suffit d'un mouvement pour y voir le monde se déformer.

Le camion se cale devant l'immeuble d'en face. Une flèche peinte sur la carrosserie prétend savoir où aller. Deux hommes descendent, jurent, tirent la sangle, ouvrent le hayon. Des cartons apparaissent, scotchés comme des bouches fermées. Les voisins ralentissent, changent de trottoir, font semblant de ne pas regarder. Ici, un déménagement, c'est un spectacle gratuit avec entracte.

Je pose mes outils. J'essuie mes doigts. J'approche de la vitre, mais pas trop. De dos, ces silhouettes ne disent rien. Je n'ai pas la curiosité des autres ; j'ai une mémoire. Elle travaille plus vite qu'un œil.

C'est lui qui apparaît en dernier.

Grand, maigri par les années, les épaules un peu rentrées comme une chemise mal repassée, la nuque qui hésite. Il ne marche pas : il s'excuse de marcher. Ses gestes sont précipités et mous à la fois, comme un enfant qui ne sait pas où poser sa culpabilité. On dirait un ressort qu'on aurait remonté de travers : il bouge, mais il blesse.

Il attrape un carton trop lourd, le cale contre sa hanche. Le scotch griffe. Il grimace. Une grimace qui veut passer pour de la fatigue mais qui n'est que de la comédie.

Je connais ce pli du visage. Dix ans n'ont pas suffi à l'effacer. Un garçon pareil ne change pas : il polit seulement ses ruses. Antoine Sorel n'a jamais été qu'un mauvais ressort. Et les mauvais ressorts, on les jette.

Un livre tombe d'un carton entrouvert. Il se penche, le ramasse, souffle dessus avec un soin étudié. Un manuel de mécanique, couverture cornée. Ridicule. Il croit encore qu'on répare ce qu'on casse. Il croit qu'on peut effacer une dette en montrant qu'on sait bricoler. C'est pour impressionner les vieilles, pour qu'elles soupirent : « le pauvre garçon, il s'en sort ». Moi, je n'ai pas besoin de soupirs. Je sais.

Une voisine traverse, lui parle. Il sourit. Ce sourire poli comme un couteau qu'on aiguise pour qu'il glisse sans saigner en surface. Les gens aiment ce genre de sourire. Ils tombent dans le panneau. Mais je le reconnais. Derrière, il n'y a rien. Rien qu'un vide où il cache ses crocs.

Je recule d'un pas, pour que mon visage ne croise pas le sien dans le reflet. Mes horloges, derrière moi, tiennent la ligne, droites, impassibles. La moindre d'entre elles, même la plus vieille, sait mieux qu'un homme tenir sa place. La mécanique n'a pas besoin de pitié. Les hommes, si. Antoine, surtout. Il revient chercher ce qu'il croit pouvoir acheter avec ses airs. Il ne trouvera rien. Pas ici. Pas avec moi.

Le camion repart, la rue retombe comme un drap remis sur un lit. Lui, en face, reste seul avec son sac et son trousseau qui fait du bruit pour se donner du courage. Les clés tintent, mais je n'entends qu'un glas. Il pousse la porte de l'immeuble. Elle résiste. Les portes ont de la mémoire. Il disparaît.

Je retourne à l'établi. J'aurais pu ne pas le regarder. J'aurais pu. Mais certains gestes sont des aiguilles plantées. On peut détourner le regard, on continue de sentir le métal. Mes doigts tremblent légèrement ; je les immobilise sur le bois. Je ne suis pas un trembleur. Les trembleurs n'arrivent jamais au bout de leur travail.

Il réapparaît à la fenêtre de l'étage, soulève un rideau. Ses yeux se posent sur la rue, prudents, l'air de chercher un terrain sûr. Sa main passe sur sa lèvre inférieure. Tic nerveux.

Je le note. Je note tout. Les tics, les ruses, les rides. Un horloger ne rate pas les centièmes.

Un instant, je me demande s'il sait que la vitrine n'est pas qu'un rectangle de verre, mais une pupille. Qu'on peut, d'ici, régler une vie comme on règle un mouvement : par touches, par serrages, par desserrages, jusqu'à ce que la cadence devienne juste — ou qu'elle s'arrête.

Je glisse la main dans la poche de mon gilet. Le dos froid de ma montre à gousset contre ma paume me donne le poids exact du moment. Les secondes, en métal, ne mentent pas. Contrairement aux hommes.

Je lève la tête.

Il est là, de l'autre côté. Pas un fantôme. Pas un souvenir. Un poids vivant, à portée de geste, à portée de seconde. Mes horloges battent plus fort — ou c'est mon oreille qui colle à elles. Même chose.

Voici l'assassin de ma fille.

La phrase n'a pas besoin d'air pour couper. Elle traverse la vitre comme une lame. Dehors, la rivière prend la couleur du plomb. Dedans, la poussière suspendue s'immobilise, honteuse d'avoir voulu descendre.

Je referme la main sur la montre. Le couvercle claque. Mes horloges reprennent leur pas de troupe.

Lui, en face, a cessé de bouger. Il a l'air d'écouter quelque chose que je n'entends pas. Peut-être la rue. Peut-être son sang. Peut-être rien. Les gens comme lui entendent rarement la bonne chose au bon moment.

Je retourne à l'établi. Le métal m'attend. Le métal, au moins, dit la vérité qu'on lui demande.

J'ai du temps. Et le temps, je peux le faire payer.

CHAPITRE 2

Les jours passent comme les aiguilles sur un cadran : lents, précis, inévitables. On croit qu'il ne se passe rien, mais à la fin de la course, l'heure a changé. Avec Antoine, il en ira de même. Pas de coups, pas de cris, pas de gestes grossiers. Juste des secondes volées, une par une, jusqu'à ce qu'il se vide de lui-même.

La première fois que je l'ai vu descendre, je l'attendais déjà. J'avais choisi ma place : l'ombre de ma vitrine, rideau à demi tiré, comme si je m'occupais d'une pendule récalcitrante. Quand il est sorti, je me suis avancé, j'ai posé sur le rebord du trottoir une montre cassée. Pas n'importe laquelle : une Lip des années cinquante, cadran fendu, arrêtée net. 17 h 17.

Elle l'avait dans sa poche ce jour-là.

Je n'ai pas eu besoin de la regarder. Je savais qu'il la verrait. Ses yeux se sont arrêtés dessus comme on trébuche sur une pierre. Il n'a pas osé la ramasser. Il a continué son chemin, mais ses épaules avaient perdu un degré de verticalité. J'ai refermé ma vitrine avec lenteur. Une seconde volée.

Les soirs suivants, j'ai attendu son absence. L'immeuble en face a des failles : des fenêtres qu'on ne ferme pas bien, des fils qui courent comme des veines mal protégées. Avec des doigts d'horloger, on ne force pas les choses : on les ajuste. La climatisation de son appartement avait besoin d'un souffle de travers. J'ai donné le souffle. Le froid s'est mis à couler, obstiné, indifférent. Sa mère malade toussera peut-être, qu'importe. Les rouages ne se soucient pas des passagers. Ce qui compte, c'est que lui sente l'air piquant sur sa nuque, la nuit, au réveil. Une autre seconde volée.

Puis il y eut l'histoire du travail. Antoine a voulu se vendre à la grande surface du bourg, rayon manutention. Rien d'étonnant. Les hommes comme lui cherchent à prouver qu'ils savent se lever tôt, soulever des cartons, sourire aux chefs. Ça ne trompe personne. Moi, je suis entré après lui. Je connais le gérant, j'ai réglé sa comtoise il y a cinq ans, il me doit encore une politesse.

J'ai dit peu de choses, il n'en fallait pas plus. Que le garçon en face n'avait jamais su tenir une responsabilité. Que son nom rappelait un vieux dossier, une affaire dont on ne parlait pas trop, mais que tout le monde connaissait. J'ai fait ça avec douceur, en horloger.

Pas d'accusation, seulement des doutes, déposés comme des grains de sable dans un rouage. Le gérant hochait la tête, déjà convaincu sans savoir pourquoi. Quand Antoine est revenu à l'entretien suivant, les regards avaient changé. Froid, distant, un peu gêné. Le poste n'était plus disponible.

Je l'ai observé sortir du magasin, les mains enfoncées dans ses poches, les yeux tombés. Il n'avait rien vu, rien compris. Les secondes volées se comptent rarement au moment où elles tombent. Mais elles s'additionnent. Et moi, je compte bien les additionner toutes.

Chaque montre, chaque homme a son point de rupture. Il suffit d'un doigt patient pour le trouver.

Alors j'ai continué. Une lettre anonyme glissée sous la porte, griffonnée d'une écriture que je ne reconnaîtrais pas moi-même. Quelques mots suffisent : « On n'oublie pas. » J'imagine son regard en découvrant la feuille. La culpabilité n'a pas besoin de phrases longues. Elle travaille avec des éclats.

Un soir, j'ai desserré les boulons de sa boîte aux lettres. Pas assez pour la faire tomber, juste pour qu'elle tremble, qu'elle grince, qu'elle menace de s'effondrer à chaque ouverture. Chaque fois qu'il y glissera la main, il pensera que tout s'écroule. C'est une mécanique simple : un effet de poids, un équilibre rompu. Je n'ai pas eu besoin d'y passer plus de cinq minutes.

Et puis il y a eu la boulangerie. Antoine y entrait chaque matin, sûrement pour se donner l'air normal, commander une baguette tiède comme tout le monde. J'ai parlé à la boulangère. Quelques mots en confidence, presque rien :

– « Faites attention… il traînait souvent du mauvais côté. »

Elle a hoché la tête, les commères n'ont pas besoin de preuves. Le lendemain déjà, j'ai vu son pain glissé à la hâte dans un sachet, sans sourire, sans un mot. Une autre petite dent de son engrenage limée.

Je n'ai pas besoin de frapper. Je n'ai pas besoin de crier. Je travaille comme toujours : lentement, silencieusement, avec mes doigts agiles.

Les autres verront un homme qui s'use, qui peine à se refaire une place. Moi, je verrai une mécanique s'enrayer seconde après seconde.

Et chaque fois que je ferme mon établi le soir, j'ai l'impression de refermer la boîte d'une montre cassée.

À l'intérieur, Antoine tourne encore. Mais plus pour longtemps.

CHAPITRE 3

On ne gagne pas une guerre en restant toujours dans l'ombre. À force, la proie s'habitue aux griffes invisibles. Elle s'inquiète, elle se raidit, elle cherche. Non : pour tenir Antoine sous ma main, il faut aussi la montrer, cette main. Douce, ouverte, polie. Une main de voisin. Une main qui serre la sienne. Et dans la paume, le poison.

Je l'ai attendu devant l'immeuble, un matin. Ses yeux se sont écarquillés en me voyant, comme ceux d'un lapin pris dans un halo de phare. Je lui ai souri. Le sourire a ses vertus : il désarme.

– Bonjour, Antoine. Tu t'installes bien ?

Il a bredouillé quelque chose, un « oui, merci » qui sonnait faux. Alors j'ai tendu la conversation comme un horloger tend un ressort, petit à petit.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit… tu sais, le village n'a pas beaucoup changé. On s'y retrouve vite.

Mon ton était égal, cordial, lisse. Mais chaque mot portait une ombre. « Le village n'a pas changé » : autrement dit, tout le monde se souvient.

Il a hoché la tête, mal à l'aise. Ses mains tenaient son sac comme on tiendrait une bouée. J'ai eu envie de rire. Pas un rire sonore, non : un rire intérieur, discret, qui m'a serré la poitrine.

Dans les jours suivants, je suis revenu.

Une remarque sur la boîte aux lettres branlante :

– Ah, ça, les choses s'abîment vite… surtout quand on a l'habitude qu'elles s'écroulent.

Un sourire encore, rien de plus. Il n'a pas su quoi répondre.

Un soir, je l'ai trouvé devant l'entrée, chargé de courses. Sa mère l'attendait sûrement, je voyais dans ses bras les sachets de médicaments. Je l'ai aidé à porter un sac, comme si j'étais ce bon voisin qui tend l'épaule. Mais au moment de lui rendre le sac, j'ai laissé échapper quelques mots :

– Prends garde à ne rien laisser tomber… tout est si fragile, parfois.

Il a sursauté, comme si mes doigts avaient laissé une brûlure.

Chaque rencontre est une petite scène, et je joue mon rôle à la perfection. Le voisin attentif, serviable, prêt à rendre service. Les phrases tombent comme des aiguilles, polies, ajustées. Dehors, personne n'y voit que du feu.

Pourtant moi, je sais.

Lui aussi commence à savoir.

Je vois ses épaules se voûter, ses yeux s'assombrir, sa bouche se pincer. Il ne rit jamais, mais il baisse la tête un peu plus bas chaque jour. Comme une pendule à qui on a dérangé le balancier : elle fonctionne encore, mais chaque oscillation la rapproche de l'arrêt.

Et moi, je souris.

Toujours ce sourire lisse, cordial, irréprochable.

C'est lui mon arme.

CHAPITRE 4

On croit que la vengeance est une lame courte, brutale, qu'elle doit frapper d'un coup sec. C'est faux. La vengeance véritable est une montre bien réglée. Elle avance doucement, sans bruit apparent, mais à chaque battement elle use, elle entame, elle creuse. Et moi, j'ai le temps.

Au début, je faisais ça pour elle — pour Lise, pour sa mémoire. C'est ce que je me répétais. Mais depuis quelques jours, je dois bien l'admettre : je prends goût à ce travail. Je retrouve même une forme de joie, une vivacité que je croyais morte avec elle. Ce garçon est devenu mon ressort, mon échappement, l'engrenage qui me tient éveillé. Sans lui, ma vie ne serait plus qu'un tic-tac vide.

Alors je m'applique.

La nuit, je m'amuse avec son sommeil. Il vit juste en face, les murs sont fins, et les nuits sont longues à Montreval. Je connais les planchers qui grincent, les marches qui se plaignent. Alors je monte l'escalier à pas lents, vers deux ou trois heures du matin, juste assez pour que chaque latte crie sous mon poids. Puis je redescends, et recommence plus tard. Pas tous les soirs — il ne faut pas qu'il comprenne — mais assez souvent pour qu'il perde le fil de ses nuits.

J'ai aussi réglé l'horloge du couloir, une vieille pendule dont j'ai déplacé le balancier. Elle n'avance plus : elle tressaute, saccade ses battements comme un cœur malade. Un bruit sec, irrégulier, qui s'entend jusque dans les chambres. Chaque fois que j'imagine Antoine essayer de dormir avec ce claquement détraqué, un sourire me vient. Je le vois tourner dans son lit, les yeux grands ouverts, mordant sa lèvre jusqu'au sang. Le sommeil est une mécanique fragile, et je sais comment la casser.

Les matins suivants, les marques se lisent sur son visage comme des chiffres sur un cadran : cernes creusés, paupières lourdes, gestes lents. Ses épaules tombent, son pas s'alourdit. Le tic de sa lèvre revient sans cesse, mécanique ridicule. C'est comme si son propre corps avait choisi de m'aider à l'achever.

Mais je ne veux pas seulement l'user. Je veux aussi l'exposer.

Un matin, à la supérette, je l'ai piégé devant deux voisines. Il venait d'acheter du pain et quelques conserves, mine sombre, yeux baissés. Je l'ai abordé avec la cordialité du bon voisin, assez fort pour que tout le monde entende :

– Antoine, tu devrais sourire un peu plus… Les gens n'aiment pas qu'on fasse peur sans raison.

Les deux commères ont ri, un rire sec, honteux, mais cruel. Antoine est resté figé, le sac de provisions collé contre lui comme un enfant serrerait une peluche. Ses joues se sont empourprées, sa lèvre s'est fendue sous la morsure. Il n'a pas répondu. Il n'a jamais su répondre. C'est un pantin dont j'agite les ficelles.

Je suis sorti avant lui, et dans la vitrine je l'ai vu, immobile, vidé. Une montre dont on aurait tordu les aiguilles.

Puis ce fut sa mère.

Je l'ai croisée un après-midi dans l'escalier. Elle descendait lentement, sa main osseuse agrippée à la rampe, comme si chaque marche voulait la renverser. Elle m'a salué d'un sourire fatigué, mais sincère. Et elle m'a parlé. Pas de banalités, non : de Claire.

– Comment allez-vous, Jean ? Depuis que… depuis que votre femme n'est plus là.

Je me suis figé. Sa voix tremblait de douceur, pas d'ironie. Ses yeux brillaient d'une inquiétude honnête. Elle n'avait aucune raison de me blesser. Mais je n'ai pas pu y croire. Pas une seconde.

Dans ma tête, ses mots se sont tordus. J'ai entendu : « Comment allez-vous, Jean, depuis que tout s'est écroulé, depuis que vous êtes seul, depuis que vous n'avez plus rien. »

Je n'ai vu que des manigances, une volonté de rouvrir la plaie, de me rappeler ce que j'avais perdu. Elle me narguait, volontairement ou non.

Je l'ai aidée à porter son sac, bien sûr. J'ai même forcé un sourire, le masque du voisin attentif. Mais à l'intérieur, une rage froide battait. Elle aussi méritait ses grains de sable.

La boîte aux lettres, par exemple. Il suffit de la desserrer, juste assez pour qu'elle menace de tomber quand elle l'ouvrira. Ce n'est rien, quelques tours de vis. Mais je sais ce que ça fera : une peur, un sursaut, un battement de cœur affolé. Peut-être une quinte de toux. Peut-être pire. Elle croira que c'est le hasard. Mais moi, je saurai.

Je m'étais juré de rester mesuré. Mais je sens que ça m'échappe. J'attends nos rencontres avec impatience. Je prépare mes phrases comme des aiguilles qu'on polit avant de les poser dans le cadran. Je guette leurs visages : lui qui s'effondre, elle qui s'affaiblit. Chaque réaction est une récompense.

Il croit encore que tout vient de lui, de sa faute, de sa mémoire. Elle croit encore que je suis ce veuf digne, capable de tourner la page. Ils se trompent tous les deux.

Je devrais m'arrêter.

Mais pourquoi m'arrêterais-je ?

Après tout, c'est lui qui a brisé ma montre.

À moi de briser la sienne.

CHAPITRE 5

La mort n'a pas toujours besoin d'un coup de pouce. Parfois, elle se contente d'attendre, patiente, comme une horloge silencieuse dont on ne voit pas tourner les aiguilles. La mère d'Antoine est partie ainsi. Une nuit, sans bruit, dans son sommeil. Une mécanique usée qui s'arrête d'elle-même.

On dit qu'il était à son chevet. Je l'imagine, les yeux gonflés de larmes, tenant une main déjà glacée. Lui, le meurtrier de ma fille, jouant au fils éploré. Quelle ironie. Quelle comédie.

L'enterrement a eu lieu une semaine plus tard. Le cimetière était plein, comme toujours dans les villages : même ceux qui ne connaissaient pas bien la morte étaient venus, par habitude, par curiosité. Les visages graves, les mains jointes, les bouches serrées. Moi aussi j'étais là, évidemment. Je ne pouvais pas manquer ce spectacle.

Antoine, devant la fosse, faisait semblant de tenir debout. Mais son dos voûté, ses joues creuses, ses lèvres mordillées trahissaient tout : il était à bout. Une épave de dix ans de remords, de dix ans d'exil, de nuits sans sommeil. Une épave qui voulait encore donner le change.

Quand le silence s'est installé, j'ai parlé. Pas fort, mais assez pour que tous m'entendent.

– Certains pleurent aujourd'hui, dis-je, mais il y a des larmes qui sonnent faux. Tout le monde ici sait ce qu'il a fait.

Des têtes se sont tournées. Un murmure a couru entre les rangs. Antoine a blêmi, ses yeux se sont écarquillés comme ceux d'un enfant pris en faute. J'ai avancé d'un pas.

– Oui, vous pouvez détourner le regard. Mais ce garçon-là… ce garçon-là a tué.

Un frisson a parcouru l'assemblée. Personne n'a bougé. J'ai senti le goût du pouvoir dans ma bouche. Dix ans de rancune qui explosaient enfin. Je n'avais plus rien à cacher. Plus besoin de politesse, plus besoin de masque.

– Et maintenant, reprenais-je, il ose jouer au fils modèle, il ose pleurer comme si ses mains n'étaient pas déjà tachées de sang.

Ma voix claquait comme un fouet. Antoine a vacillé. Ses lèvres tremblaient. Puis il a bougé.

Un pas vers moi. Ses mains se sont crispées, ses yeux sont devenus deux braises. Et soudain, il m'a saisi par le col. Pas de mot, pas de cri : juste cette rage brute, désordonnée, contenue depuis trop longtemps.

Les hommes autour se sont précipités. Ils ont tiré sur ses bras, ils l'ont écarté. Antoine haletait, ses poings serrés, son regard rivé au mien. Moi, je n'ai pas baissé les yeux. Je souriais presque.

– Voilà, dis-je, voilà le vrai visage. Vous le voyez ? C'est lui. Toujours lui.

Il aurait pu me frapper. Il aurait dû. Mais il ne l'a pas fait. Sa force s'est brisée net, comme une montre qu'on laisse tomber au sol. On l'a repoussé en arrière, il est resté là, chancelant, seul.

Moi, je me suis redressé, j'ai lissé mon veston, et j'ai repris ma place comme si de rien n'était. Mais à l'intérieur, une seule idée battait : ce n'est pas fini.

Non.

Ce n'est qu'un prélude.

La foule s'est dispersée peu à peu, chacun reprenant le chemin de sa maison. Le cimetière s'est vidé, les pas se sont éloignés, les murmures se sont éteints. Antoine est resté en arrière, immobile, comme collé au sol. Je le voyais de loin, silhouette effondrée, plantée près de la tombe fraîche.

Je n'ai pas attendu. J'ai regagné l'atelier. Le jour tombait, les vitres prenaient cette teinte d'ambre qui allonge les ombres. J'ai allumé une lampe, ouvert un boîtier de montre, comme si de rien n'était. Les aiguilles, les vis, les ressorts : tout en ordre.

Puis j'ai entendu.

La porte a grincé. Un souffle, lourd, hésitant, est entré avec le froid du soir. Antoine. Ses yeux rougis, sa mâchoire serrée, ses lèvres abîmées. Il ne m'a pas salué. Il a juste avancé d'un pas, raide, tendu, comme un homme qui vient chercher un verdict.

Je n'ai pas bougé. Je l'ai laissé entrer.

– Alors, ai-je dit doucement, te voilà enfin.

Et le tic-tac de toutes mes horloges s'est mis à battre plus fort, comme si elles savaient déjà.